

## Comment analyser (...) *id gaudeo*?

Le tour (...) *id gaudeo* est un des casse-tête de la grammaire latine. Comme il arrive, faute de comprendre vraiment un phénomène, on s'en débarrasse sans trop de frais en lui attribuant une étiquette. Ainsi Ernout et Thomas, p. 27, le dénomment «accusatif de relation», appellation aussi peu éclairante que peu compromettante: en «syn-taxe», en effet, tout n'est-il pas relationnel? D'autres grammaires récentes, comme celle de H. Pinkster, p. 14, n'en soufflent mot: ce minuscule *id*, serait capable, si on le prenait au sérieux, de chambarder une construction qui repose sur des postulats de type fonctionaliste et dépendanciel: que viendrait faire cet accusatif avec un verbe le plus souvent intransitif?

Pour A. Scherer, pp. 44-45, nous avons là un Ac «de contenu», et non plus de «relation» (terme réservé à l'Ac «grec», *nuda genu*). L'auteur reprend la doctrine traditionnelle de l'«Inhaltsakkusatif», telle qu'elle est exposée notamment chez Kühner-Stegmann (2, 1 p. 279) et plus sommairement chez Hofmanna-Szantyr (p. 40). Le rangement nous semble correct, mais l'erreur commune est de mêler indistinctement les pronoms anaphoriques et les pronoms non anaphoriques, ainsi que les adjectifs neutres. Cela interdit de prendre en compte la spécificité de *id*, *hoc*, *istud*, *illud* et du relatif *quod*, qui ne peuvent signifier que par anaphore (Et c'est pourquoi nous écrivons «(...) *id gaudeo*», en signalant la place vide qui doit être occupée). Les différences sémantiques qui opposent secondairement ces cinq termes sont sans intérêt ici (*id* et *quod* anaphoriques; *hoc*, *istud*, *illud*, anaphoriques certes, mais avec attache possible au champ déictique des 1.<sup>o</sup>, 2.<sup>o</sup> et 3.<sup>o</sup> personnes)<sup>1</sup>.

1 L. Rubio, *Introducción a la Sintaxis estructural del latín*, Barcelona 1966, 118-127, exprime des idées originales et pertinentes sur l'Ac; mais nous ne voyons pas bien comment il faut entendre «objet statique» pour définir *id* dans *id gaudeo* (p. 125).

Cette indistinction banale interdit de proposer et même d'envisager une véritable explication du fonctionnement complexe de l'anaphore.

Nous reprendrons donc très rapidement les autres classes de l'Ac «de contenu» (dit aussi «objet interne»), pour aborder dans de meilleures conditions, et développer spécialement l'analyse de (...) *id gaudeo*.

L'exemple le plus aveuglant «d'objet interne» est, à l'évidence, celui de la célèbre *figura etymologica* à l'Ac. *Seruitutem seruire* montre à merveille qu'un prédicat —logiquement suffisant— comme *seruire*, «être esclave», peut en quelque sorte se dédoubler en verbe et substantif; ce dernier exprimant exactement la même notion que le verbe, et bâti sur la même base lexicale que lui. Cette tautologie produit un effet de lourde insistance, qui recommande le tour à la langue du droit (cf. XII Tab: *si noxam noxii*), au parler familier, à tous ceux qui chercent à marteler l'expression, jusqu'aux prédicateurs chrétiens (*dolere dolorem*, Augustin). Notons au passage qu'elle convenait au goût du latin pour des séries allitérantes, dont on connaît des exemples fameux surtout dans la poésie archaïque.

A vrai dire, objectera-t-on, *seruitutem seruire* peut —en dehors de l'effet d'insistance— signifier autre chose que *seruire* seul. Il arrive qu'il faille entendre «être bel et bien de condition servile», et non pas un *addictus*, légalement capable de racheter sa liberté. Mais cette nuance disparaît dans la plupart des emplois. Un fils dit à son père, Plaute, *Tri.* 304, *semper ego tuis seruiui seruitutem imperiis, pater*. Il n'est plus question de statut juridique, mais seulement d'une «obéissance aveugle» aux ordres paternels.

Le dédoublement du prédicat verbal, en faisant apparaître un substantif, ouvre la possibilité de déterminer celui-ci. Ainsi Plaute, *Amp.* 253, *haec illist* (u. l. *illic*) *pugnata pugna*, «voilà la bataille qu'il a livrée». (Remarquer le passif, sous la forme du participe passé). Tér., *Ad.* 859, *uitam duram uixi usque adhuc*, «c'est une dure vie que j'ai vécue jusqu'à maintenant». La détermination, qui est de règle en français, n'a pas de limites; elle peut se compliquer de relatives (cf. le fameux *eam uiuere uitam quae est sola uita nominanda* de Cicéron, *CM* 77), atteindre à une finesse qui excède les possibilités de tout adverbe concevable. Le signifié du verbe est ainsi contraint à se modeler sur celui de son objet interne dûment déterminé.

Enfin, dernier avatar du substantif, il ne reproduit pas forcément la forme du verbe; montrant ainsi que l'important, c'est le contenu sémantique. *Proelium pugnare* (Sall., *Jug.* 54, 7) est exactement parallèle à *pugnam pugnare*; non pas à la suite d'une sorte de «déravage» analogique (l'analogie est trop souvent invoquée sans vraie justification), mais parce que le rapport sémantique du substantif au verbe est le même. Le contenu de *pugnare* peut être un *proelium* voire un *bellum*, aussi bien qu'une *pugna* (qui n'a comme mérite propre que celui de l'allitération). On dira *uiuere aeuom* (Plt., *Poe.* 2, 87), à côté de *uiuere uitam*, et même, Ovide, *Met.* 12, 188, *nunc tertia uiuitur aetas...* Le verbe intransitif *insanire*, «être fou», se dédouble immédiatement en *insaniam insanire*, «être (bel et bien) fou»; mais aussi en *hilarem insaniam insanire*, Sén., *Dial.* 7, 12, 2 «être en proie à une joyeuse folie», (qualification du substantif). Un pas de plus, en substituant à *insania* un terme qui peut appartenir au champ du dérèglement mental, et on a Properce 2, 34, 25, *Lyncaeus... seros insanit amores*, «L. poursuit follement des amours tardives».

Le même processus de spécification sémantique sans altération de la relation prédicative, peut s'observer fréquemment. Ainsi *uigilare uigilias*, Gell., *NA* pr. 19, mot à mot «veiller des veilles», fournit une figure étymologique parfaite. Mais ces veilles devant être comprises comme laborieuses (vu le contexte: *scribendo, commentando*), on comprend que le fruit de la veille puisse se substituer à la veille elle-même; d'où Ovide *Ars* II 205, *uigilatum carmen*, «un poème (veillé)» c'est-à-dire «fruit des veilles». *Somniare somnium* «rêver un rêve» va de soi, en latin du moins. Mais avec *somnium* peuvent commuter les termes dénotant le contenu du rêve: *aurum*, Plt. *St.* 606; *te*, Tér., *Eun.* 154; et même *ouum*, «un oeuf», Cicéron, *Diu.* 2, 135, 64. *Somnium* coïncide d'une façon constante, parce que substantielle, avec *somniare*; en revanche *ouum* ne coïncide avec lui que d'une façon occasionnelle.

Les verbes exprimant odeur, sécrétion, bruit, fourniraient aussi d'excellents exemples, montrant clairement comment on passe de l'objet entièrement interne au verbe à l'objet tout court.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer d'une façon argumentée notre conception de la valeur de «l'Accusatif» en général. Disons simplement que la désinence d'Ac. appelle le signifié d'un terme premier (verbe en général) à recouvrir, à coïncider avec, le signifié lexical du nominal. Cette coïncidence va de soi dans «construire une cons-

truction»; elle est possible dans «construire une cabane», parce que «cabane» fait partie de l'ensemble des êtres «constructibles».

L'avantage des objets internes examinés jusqu'ici, c'est de montrer à nu le mécanisme de cette relation nominal-verbe, relation qui, à notre avis, demeure identique dans tous les emplois de l'Ac sans préposition.

Jusqu'à maintenant tous les nominaux Ac étaient par eux-mêmes dotés d'une valeur référencielle qu'ils se trouvent constamment (objet interne), ou occasionnellement (objet) en coïncidence avec le signifié verbal. Il en va tout autrement avec *id gaudeo* et, au prix de quelques nuances, avec les autres anaphoriques (déictiques et relatifs) auxquels on ajoutera des expressions équivalentes, comme *hanc rem*. Seuls, ils ne réfèrent à rien. Ils sont un cadre syntaxique nominal; et de la sorte aptes à figurer en position d'objet; mais ce cadre est sémantiquement vide; ou plutôt il est référenciellement vide. Sémantiquement, ils signalent qu'existe dans le contexte une notion nominale (ou nominalisable) à laquelle ils doivent servir de relai (Cf. G. Serbat, *Latomus* 84).

Dans *gaudeo gaudium*, le nominal est plein et charnu; dans *gaudeo id* le nominal est bien présent (*id*) mais référenciellement vide. Pour prendre un exemple: Plt., *Amp.* 1100, *Iam istuc gaudeo*, «voilà une chose dont je me réjouis»; la chose en question resterait ténébreuse sans l'information immédiatement précédente *profecto sine dolore peperit*, «assurément, elle (Alcmène) a accouché sans douleur». Cet événement — un événement équivalant à un nom complexe — est appelé par le nominalisant *istuc*, à qui il prête sa consistance référencielle. Ce mécanisme peut être représenté par le schéma suivant

1	2	3
Notion (événement)	anaphorique <i>istuc</i>	Sj-verbe
	Rapport Ac	
<i>peperit sine dolore—</i>		—gaudeo
Phrase: <i>istuc gaudeo</i>		

Au point délicat, c'est-à-dire au niveau 2 de l'anaphorique *istuc*, on voudra bien observer que le *cadre* référenciellement vide,

est «meublé» grâce à la notion contextuelle 1; que ce même cadre, syntaxiquement nominal, est dans un rapport Ac d'objet interne avec le verbe intransitif *gaudeo*.

Autrement dit le *gaudium* inhérent à *gaudeo* a pour contenu, s'applique à, *peperit sine dolore*.

Dans cet exemple la notion susceptible d'anaphorèse est livrée par le contexte, sans autre fondement que l'évidence de la contiguïté. De même chez Térence, *And.* 362, *solitudo ante ostium: iam ID gaudeo*, «personne devant la porte: voilà qui me réjouit», dit l'esclave Dave, chargé d'une enquête, et qui craignait de se heurter à une foule de gens. Mais très souvent, la notion 1 est déjà nominalisée par les conjonctions *ut, ne, quod*, entre autres moyens, et de ce fait explicitement apposée à l'anaphorique. (Peu importe, soit dit en passant, que la notion désignée par 1 se trouve avant le pronom —qui mérite alors pleinement son appellation d'anaphorique— ou qu'elle soit après la phrase 2-3. Dans ce cas, on parlera, si l'on veut, de pronom cataphorique, mais le mécanisme est fondamentalement le même. A la manière d'un écran-radar le pronom «phorique» balaye l'espace contextuel, à la recherche du nominal— nom ou nom complexe, du syntagme à la phrase voire au récit entier— qu'il a mission de relayer, lui-même occupant auprès du verbe la position syntaxique qui revient à ce nominal.

Voici quelques exemples de jonction entre anaphorique et nominal, à ce niveau très élaboré de l'objet interne où la disjonction est totale entre information sémantico-référencielle (fournie par le nominal complexe) et fonction syntaxique (assumée par le cadre nominal vide de l'anaphorique).

Le verbe *laetari* est réputé intransitif. De fait, les constructions exprimant explicitement la cause de la joie (ablatif -Virg., *Buc.* 4, 52, *uenturo saeclo*; *Aen.* 10, 827, *quibus—; de, ex*) sont fréquentes, comme celles qui dénotent le domaine de la joie (*in + Ab*; *super* à époque tardive). Mais l'Ac interne abonde aussi et sous des formes variées. Il faut observer toute fois que n'importe quel membre de la classe nominale n'est pas admis (du moins à l'époque classique), dans cette position: les substantifs en sont, en règle générale, exclus; sont en revanche admises les formes pronominales, et les «nominiaux complexes», c'est-à-dire les subordonnées, complétives en l'occurrence, relayées ou non par un anaphorique.

Salluste est seul à risquer, *Jug.* 14, 22: *laetandum magis quam dolendum puto casum tuum* (grâce à l'appui de *dolendum?*). Si-

non, avec un pronom relatif, Cic., *Verr.* 2, 180, *etiam quod laetare habes*, «tu as même lieu de te réjouir».

At tibi nascenti, quod toto pectore laetor,  
Nerunt fatales fortia fila deae (Ovide, *Pont.* 1, 8, 63).

«Pour toi, à ta naissance-je m'en réjouis de tout coeur-les déesses qui président aux destinées ont filé des fils solides» (trad. J. André); *quod* pronom, introduit une apposition à la phase entière).

Cic., *Fam.* 13, 28, 2 (son ami S. Sulpicius a réservé le meilleur accueil à un protégé de Cicéron). *Quod quidem hoc ueumentius laetor quod...* «Je m'en rejouis d'autant plus vivement que... (le *quod* terminal est une conjonction en liaison avec *hoc* (Ab); le *quod* pronom initial reprend anaphoriquement les faits mentionnés au paragraphe précédent).

Anaphorique *is* et anaphoriques déictiques (sans complétive apposée): Liu. 45, 13, 7, *Id magno opere senatus laetari*, «le sénat s'en réjouit vivement».

Cic., *Phil.* 13, 22-23 (Après avoir écrit *Laetandum esse ausus es scribere Trebonium dedisse poenas*, «tu as osé écrire qu'il fallait se réjouir que Trebonius ait subi un châtement»..., Cicéron enchaîne: *Age, hoc laeteris; uideamus quid moleste feras* «allons, réjouis-toi (de ce châtement); voyons ce que tu as de la peine à supporter». *Hoc* a pour contenu sémantique *Trebonium dedisse poenas*. Il se trouve que dans la première partie, *laetari* (au passif impersonnel) a pour objet interne un AcI *Trebonium dedisse poenas* (on retrouvera d'autres exemples de ce phénomène banal).

Sall., *Catil.* 51, 29, (Les Trente Tyrans d'Athènes ont commencé par faire mettre à mort sans jugement des criminels haïs de tous). *Ea populus laetari et merito dicere fieri* «le peuple de s'en réjouir, et de dire que c'était juste».

Anaphorique avec apposition avec *quod* conjonction: Cic., *Imp. Pomp.* 3, *illud in primis mihi laetandum iure esse uideo, quod... causa talis oblata est...*», De plus, j'ai tout lieu de me réjouir qu'une occasion pareille m'ait été offerte...» (de parler des mérites de Pompée).

On mentionnera enfin les cas où le nominal complexe (AcI, complétive) occupe la position d'objet interne sans relai anaphorique. A l'exemple de Cic., *Phil.* 13, 22 cité ci-dessus, ajouter, entre autres, Tér., *Heaut.* 683: *istuc tibi ex sententia tua obtigisse laetor*, «que la chose se soit passée à ton gré, j'en suis lacune ravi» (J. Marouzeau). Cic., *Verr.* 5, 164, *Glabrionem id facere laetatus sum*,

«je me suis réjoui que Glabrio agisse ainsi»; *Bell. Hisp.* 20, 5, *nostrī laetari quod in eun locum res deducerentur ut...*, «nos hommes se réjouissent que l'affaire fût transportée sur un terrain tel que...».

Il ne peut être question, dans le cadre de cet article, d'offrir un relevé des pronoms anaphoriques employés comme objet internes, encore moins des nominaux complexes en opposition, voire seuls. C'est un travail lexicographique démesuré. Bornons-nous donc à signaler, d'une façon aléatoire, d'autres formes de construction, notamment avec l'infinitif, avec *ut*, *ne* ou avec une interrogation indirecte. Cic., *Qu. fr.* 1, 1, 38, *neque ego... hoc contendo... mutare animum*, «Je ne prétends pas que tu changes ton caractère».

Cic., *Fin.* 2, 72, *id uolumus, id contendimus, ut officii fructus sit ipsum officium*, «ce que nous voulons, ce à quoi nous tendons, c'est que la récompense du devoir soit le devoir lui-même». Caes., *Gall.* 1, 31 2, *non minus se id contendere et laborare, ne ea quae dixissent enuntiantur, quam uti quae uellent impetrarent*, «ils ne s'inquiétaient pas moins vivement (de ceci) que leurs déclarations ne fussent pas ébruitées, que d'obtenir ce qu'ils voulaient».

A *id laborare ut/ne* on ajoutera *id* + interrogation indirecte: Cic., *Verr.* 2, 76, *tametsi minus id quidem nobis laborandum est, qualis istius in senatu sententia futura sit*, «cependant nous n'avons guère à nous inquiéter de ce que sera au sénat l'avis de Verrès».

*Hoc laboro quod*. Cf., Cic., *Fam.* 8, 9, 3.

*Studere* intransitif fournirait encore plus d'exemples: infinitif seul (Plt., *Bacch.* 1161; AcI, *Asin.* 67; VT... *id*; Poen. 575, *lenonem VT periurum perdas, id studes* «provoquer la perte de ce traître de leno, voilà à quoi tu t'appliques».

Comme le montre l'exemple de *laborare*, avec lequel l'anaphorique est suivi d'une complétive en *ut*, *ne*, *quod*, d'une interrogation indirecte, aucun signifié précis n'est attaché à la construction de l'objet interne. L'anaphorique objet annonce seulement que le signifié verbal vient à coïncidence avec lui. D'autre part, il sert de relai syntaxique passe-partout au nom complexe (ou à la notion complexe) présente dans le contexte. Le rapport entre signifié verbal et signifié du nom complexe est suggéré par leur contenu même. On peut interpréter ce rapport comme relevant de la causalité, ou de la finalité; c'est affaire d'appréciation, comme le montre bien la concurrence de l'AcI, vide de toute indication «logique». En tout cas, l'Ac comme tel reste étranger à ces interprétations. C'est pourquoi il est vain de chercher à le tirer du côté de la cause,

et d'imaginer que ces *id* et *illud* seraient par exemple d'anciens instrumentaux indo-européens; l'emploi avec *ut* final, comme la morphologie, s'opposent à cette hypothèse.

Il resterait bien d'autres points à élucider, que nous n'aborderons pas faute de place: ainsi le rapport de l'anaphorique objet interne avec la voix verbale. Pourquoi semble-t-il parfois insensible au changement de voix; pourquoi, en d'autre cas, devient-il le sujet du passif? Quel est son statut dans le «double accusatif»? Il faudrait aussi, pour achever le tour d'horizon sur «l'objet interne» analyser dans le détail l'emploi accusatif des pronoms non anaphoriques et des adjectifs «adverbialisés», dont l'influence grecque explique sans doute l'expansion en poésie et dans la prose d'art, mais non pas la genèse et la présence ancienne en latin.

On voudra bien nous excuser de nous en tenir pour cette fois à l'étonnant (...) *id gaudeo*, et aux tours analogues. Ils semblent qu'ils puissent s'éclairer si l'on donne à *id* son extraordinaire vertu anaphorique, si on n'oublie pas qu'il possède la capacité de relayer n'importe quelle notion nominale ou nominalisable (et, au niveau conceptuel, la catégorie du nom est illimitée), en occupant la place de l'objet auprès d'un verbe quelconque.

Les intransitifs comme *laetari* frappent davantage l'attention. Ils obligent à se forger de la relation objectale une idée beaucoup plus abstraite qu'on ne fait d'ordinaire. Enfin, l'emploi apparemment non contraient des pronoms neutres accusatifs a dû jouer un rôle important dans le phénomène de la transitivité qui a si largement affecté, dès sa préhistoire, le verbe latin.

GUY SERBAT

#### AUTEURS CITES

- A. Ernout et Thomas, *Syntaxe latine*, 2<sup>e</sup> éd. Paris 1953.  
 J. B. Hofmann et A. Szantyr, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich 1965.  
 R. Kühner et C. Stegmann, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache* (reimpression 1971) de la 4.<sup>a</sup> éd. Hanovre 1964.  
 H. Pinkster, *Lateinische Syntax und Semantik*, Tübingen 1988.  
 L. Rubio, *Introducción a la Sintaxis estructural del Latín*, Barcelona 1966.  
 A. Scherer, *Handbuch der lateinischen Syntax*, Heidelberg 1975.  
 G. Serbat, «Is, un super-nom», dans *Latomus* 43 (1984) 554-559.